

# Lacan Quotidien



N° 769 – Vendredi 15 mars 2018 – 08 h 47 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Contre-courants

### EN AVANT

**Rencontre au bout de l'ultra-trail**, par Etienne Klein

**Signer**, nouveau film de Nurith Aviv, par Eric Laurent

**Max Charvolen : la peinture + le concept**, par Hervé Castanet

### LECTURES

**Philippe Sollers, Centre, PP ou parler *parlire***, par Lætitia Pianore  
(traduit par NGL)

### LACAN COTIDIANO N° 36

Gerardo Réquíz, Margarita Álvarez, Pilar Ordóñez



## Rencontre au bout de l'*ultra-trail*

### Commentaire d'Étienne Klein

*Jusqu'où faut-il aller pour éprouver l'épuisement vital, comprendre qu'on est vivant, vérifier qu'on n'est pas mort ?*

*Xavier Fargeas, alpiniste*



*Etienne Klein est philosophe des sciences. Il dirige le « Laboratoire de recherche sur les sciences de la matière » du Commissariat à l'énergie atomique (CEA). Il mène une intense carrière de vulgarisation autour des questions soulevées par la physique contemporaine. Il anime chaque samedi La Conversation scientifique sur France Culture.*

Il y a d'une part la pratique de l'*ultra-trail*, d'autre part tout ce qu'on en dit, à tort ou à raison, du côté des organisateurs, sponsors, marchands, publicitaires, journalistes, etc.

Étant moi-même pratiquant depuis une dizaine d'années, je puis dire que ces deux réalités ne se recouvrent guère. L'*ultra-trail*, à l'origine une simple aventure en montagne, se trouve de plus en plus enrobé par un discours un peu ridicule portant sur la « quête de performance », le « dépassement de soi », le « franchissement des limites ». Mais comment « le soi » pourrait-il être dépassé sans contredire sa définition ? et comment une limite pourrait-elle être franchie sans aussitôt perdre son statut ?

Lors d'un *ultra-trail*, nul soi n'excède jamais ses propres bornes : le sujet se donne simplement l'occasion de faire un peu mieux connaissance avec lui-même, d'identifier plus clairement son « désir », au sens peut-être lacanien du terme ; il s'aventure corps et âme dans une expérience de la vie, tantôt incandescente, tantôt pénible, c'est-à-dire dans la vie même.

Disant cela, je n'irais toutefois pas jusqu'à suivre Nietzsche quand il écrit que « ce qui importe, c'est l'éternelle vivacité et non pas la vie éternelle », car je connais les ambiguïtés de cette formule et les interprétations philosophiquement problématiques qui en ont été faites. Mais tout de même, quelque chose est suggéré là, que tout *ultra-trail* éprouve à sa façon : s'il court si longtemps, ce peut être simplement pour se sentir vraiment vivant, davantage relié au monde, aux paysages qu'il traverse, à la froidure, à la chaleur, à la sueur qui toujours inonde ses yeux.

Quiconque n'en a pas eu l'expérience aura sans doute du mal à me comprendre : lorsqu'on court un *ultra-trail*, on est soumis à toutes sortes de contraintes, mais on se sent paradoxalement entièrement libre ! Comme si, pendant quelques dizaines d'heures d'affilée, on était enfin – pour une fois – intégralement responsable de soi.

Tout *ultra-trail* se déploie selon deux temporalités. La première est celle du présent, de l'émotion, du suspense, de la joie, des douleurs, de la tension que peut accueillir un moment crucial dès lors qu'il est associé à l'enjeu d'une longue préparation. La seconde temporalité est celle du souvenir, de la mémoire, où les événements passés se laissent voir autrement, sous d'autres angles, selon un autre spectre. Ils sont comme des marqueurs de vie. C'est le temps des photos qu'on regarde longtemps après. L'*ultra-trail* est une des rares choses qui soient capables de mélanger ces deux vérités, de chauffer ponctuellement le temps jusqu'à des températures extrêmes et de le nourrir après qu'il soit passé, de faire à la fois bouillir les instants présents et de féconder les mémoires sur de longues durées.

La course est déjà, de par elle-même, une expérience philosophiquement intéressante : durant la première moitié, l'économie du corps adhère implicitement à une philosophie moniste ; on est unifié, plein de dynamisme, de désir, d'énergie, de persévérance dans son être ; mais après le cinquantième kilomètre et l'engloutissement de dénivelés conséquents, la fatigue finit par se faire sentir et l'être vient peu à peu trouver refuge dans un dualisme cartésien ; le corps fait ce qu'il peut, mais s'absente en quelque sorte, ou du moins est comme tenu à distance ; c'est la conscience – le « mental » – qui prend en main la direction des affaires ; elle explique à l'organisme qu'il ne peut pas vraiment comprendre le projet dans lequel il se trouve embarqué *à son corps défendant*, mais qu'il serait agréable et surtout fort bien considéré qu'il veuille bien suivre machinalement le cours des choses, sans faire trop d'histoires.

Le miracle est que, assez souvent, cette stratégie à la limite du mensonge marche.

J'ai appris récemment que les paléoanthropologues ont pu déterminer que les hommes de Neandertal chassaient sur un territoire s'étendant jusqu'à cent kilomètres de leur campement. Ils faisaient donc régulièrement des *ultra-trails*. Il me plaît donc de penser que cette activité, loin d'être l'expression post-moderne d'une dévotion à la performance, n'est qu'un retour à nos sources les plus archaïques : nous redécouvrons ce à quoi nous sommes peu ou prou adaptés, qui ne consiste certainement pas à rester assis sur une chaise des journées entières.

À l'évidence, tous les coureurs n'ont pas l'ADN d'un chamois, et pourtant, nombreux sont les femmes et les hommes qui, rescapés du laminoir des cimes, réussissent à venir à bout de telles épreuves, et à parvenir au bout d'eux-mêmes par la même occasion. Comment font-ils ? Seraient-ils fous, inconscients, malades, masochistes ? Pourquoi diantre dépensent-ils volontairement plusieurs kWh à gravir et à descendre des milliers de mètres de dénivelé en agitant leurs jambes à une cadence d'essuie-glace ? Parce que la souffrance et le plaisir formeraient un couple à la fois diabolique et solide ? Parce qu'une dialectique secrète mettrait en connivence l'épuisement du corps et l'accomplissement de l'âme ?

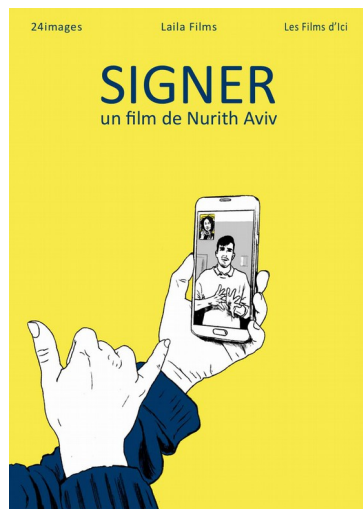
J'imagine plutôt que la plupart de ces gens qui mettent leur corps en aventure de froid et de douleurs sont d'abord avides de rencontres originales, et qu'ils saisissent là l'occasion d'aller faire les fous dans des histoires fraternelles, sans du tout se soucier de performances ou de destin personnel qu'il s'agirait d'accomplir.



---

# Lettre à Nurith Aviv à propos de son nouveau film *Signer*

par **Éric Laurent**



C'est un film passionnant. Superbe comme toujours. Le regard compte d'autant plus que la voix est traitée de façon si spéciale. Ce film m'a fait voir une jouissance de la voix dont je n'avais qu'une idée trop vague. La voix des sourds lorsqu'ils signent. Ce que le jeune homme a entendu derrière la porte lorsque ses grands-parents et leurs amis signaient. Voir ce son, c'est la révélation d'un événement de corps inouï. C'est le fondement pulsionnel de la culture des sourds dont ton acteur-interprète parle de façon si convaincante. Découvrir ça, à la fois, met mal à l'aise et fascine.

J'ai été aussi touché par les dialogues de signes mère-fille sur trois générations, d'une tendresse passionnée, par moment fulgurante.

Le mélange, que tu doses si bien, de lieux universitaires de recherche, de personnages aux destins singuliers, de lieux improbables (Berlin-Kafr Qasim réunis), de lucarnes sur les paysages et la mer d'Israël, des rebondissements de l'enquête maintient en alerte sans relâche.

Est parue dans la *New York Review of Books*, la critique très intéressante par Jerome Groopman, professeur de médecine et écrivain, d'un livre sur l'histoire, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, de la lutte parfois cruelle entre la langue des signes et l'apprentissage forcé de la parole par la voix (1). Ton interviewée qui a connu les deux approches et qui a souffert de l'apprentissage forcé montre bien comment tu as réussi à déplacer l'approche commune de la question. Ton film nous conduit résolument au-delà.

On est d'emblée plongé dans ta perspective : celle qui élargit notre sentiment de ce qui fait l'humanité des langues et des corps.

1 : Cf. Groopman J., « The Sounds of Silence », *The New York Review of Books*, 7 décembre 2017, à propos de : Gerald Shea, *The Language of Light: A History of Silent Voices*, Yale University Press, 2017.

*SIGNER*, un film de Nurith Aviv

**Jeudi 22 mars à 21h**  
**Rencontre avec Eric Laurent**

au cinéma Les 3 Luxembourg, 67 rue Monsieur le Prince, 75006 Paris

Réservation conseillée [ici](#)

Séances tous les jours (voir horaires auprès de la salle) et rencontres avec la réalisatrice  
Bande annonce [ici](#) Site [ici](#)



## **Max Charvolen : la peinture + le concept**

**par Hervé Castanet**

Max Charvolen expose du 10 février au 17 mars à la galerie parisienne de François Ceysson et Loïc Bénétière, connus dans le milieu de l'art contemporain avec plusieurs galeries réputées à Paris, Luxembourg, Saint-Étienne, New York et Genève. Le conseiller artistique en est toujours Bernard Ceysson, qui œuvra de longues années comme directeur des musées de Saint-Étienne. Je connais et écris à propos de Max Charvolen depuis plus de quarante ans. Mon premier texte date de 1975 – ce fut mon premier article publié en revue – et son titre sentait bon le structuralisme triomphant de ces années-là : « Max Charvolen : D'une pratique froide en milieu rhétorique » (revue *NDLR*, n° 1).

L'exposition actuelle a valeur de rétrospective – même limitée et très partielle – puisque la plus ancienne pièce date de 1969 et la plus récente de 2017. Ce choix a sa logique. Il fait entendre comment Charvolen n'a jamais cédé, depuis plus de cinquante ans, sur ce qu'il veut interroger et qui est ce à quoi il voue sa vie : « Tout cela relève de mon obsession de rendre compte le plus possible de cette réalité physique, ce qui induit des traitements de différenciation qui vont faire l'objet plastique. Le lieu me donne de l'espace, du vide, du plein, du vertical, de l'horizontal, du devant, du derrière, du dessus, du dessous : il est mon éprouvette du monde physique... Toutes proportions gardées, il est ma Sainte Victoire ou ma Cathédrale de Rouen. » (1)

Cette absolue fidélité à une interrogation fait l'admiration de beaucoup. Ainsi, à propos de l'exposition chez Ceysson/Bénétière, le philosophe Yves Michaud qui fut directeur des Beaux-Arts de Paris en son temps : « Il y a longtemps que je n'avais vu

d'exposition de Charvolen que j'ai bien connu à Marseille il y a plus de... trente ans. C'est un obstiné qui trace son chemin. [...] L'exposition de Paris montre des pièces de toutes les époques – en ce sens, c'est une petite rétrospective – et elle est brillante. Je n'ai jamais été bien convaincu par le discours théorique derrière cette peinture mais je dois reconnaître que le résultat est magnifique. C'est une découverte à faire. Ce qui prouve [...] que lorsqu'un artiste se tient à son affaire sans céder aux modes du moment, il franchit les vagues et parvient à imposer un résultat convaincant. » (2)

Le travail de Max Charvolen, depuis plusieurs décennies, en tous cas dès la fin des années soixante, déploie avec une rigueur inégalée une pratique de la peinture qui le place parmi les artistes *incontournables*. Ce n'est pas forcément l'artiste le plus connu, le plus exposé de cette période de 1970 à aujourd'hui, mais c'est assurément l'un des artistes les plus essentiels. L'affirmation demande sa preuve.

Parmi différentes réponses, nous choisirons une seule orientation. L'œuvre de Charvolen lie une pratique picturale que de nombreuses expositions permettent de voir régulièrement en galeries ou dans les musées et une réflexion de doctrine sur ce qu'est la peinture (et ce qu'elle n'est pas). Max Charvolen ne se présente pas comme un théoricien. Il récuse le terme qui probablement le ferait sourire. Il n'en demeure pas moins qu'il pose des questions dans le savoir et convoque des spécialistes de différents champs (mathématiciens, sémiologues, historien de l'art, etc.) pour, dans un dialogue, tirer des conséquences de ce que, dans l'acte de peindre, il rencontre. Il ne lâche rien et fait lien à partir de sa création. La question n'est pas pour lui de savoir ce que montrer veut dire mais de poser, comme enjeu mental, une réflexion sur les conditions matérielles de l'acte de peinture. Schématiquement, ces dernières décennies, non sans variations, Charvolen recouvre des objets du bâti architectural (un mur, un plafond, des escaliers, une façade voire antérieurement des objets tels une chaise) de morceaux de toile collés. Les couleurs désignent des fonctions de ces lieux du bâti par rapport au corps (les parties que le corps peut toucher, celles qui lui échappent, la droite, la gauche, le haut, le bas, etc.). Ensuite, quelques jours ou mois ou années plus tard, le déchirement a lieu. Les bouts de toile sont détachés de leur support et exposés à plat dans l'espace de la galerie ou du musée.

Trois résultats sont au moins à dégager :

1 – Comment passe-t-on de l'espace tridimensionnel dans lequel chacun se meut et s'éprouve comme corps vivant à la mise à plat en deux dimensions ? Comme fait-on pour « représenter » sur une cimaise plane ce qui fait élément du bâti au titre de le recouvrir ? La représentation, loin d'aller de soi, fait question.

2 – La réalité ne va pas de soi et procède d'une fiction. Cette thèse a passionné les spécialistes du *logos*, notamment avec son corollaire : *Je* a-t-il une réalité prédiscursive ou bien procède-t-il, lui aussi, d'une fiction, se soutenant de la fiction narrative voire grammaticale ? Est-il une entité ontologique ou relève-t-il d'une construction qui, *in fine*, fait voler en éclat l'unité et le principe de la cohérence ? La réponse de Charvolen n'est pas théorique et il n'utilise aucun concept pour en rendre compte. L'artiste réalise des opérations – qu'il recense avec précision – dans le champ de la peinture et les montre... À d'autres de savoir dialoguer avec lui.

3 – Les théoriciens de la peinture peuvent ennuyer. Charvolen n'est pas un artiste conceptuel. Son objet pratique n'est pas le concept mais l'objet pictural : la toile, les colles, les couleurs, et aussi (et surtout) le corps, avec ses muscles, sa force, ses limites. Charvolen insiste souvent sur la fatigue du corps pour réaliser les grandes pièces qu'il propose. Le résultat pourrait être une présentation discursive voire mathématisée de ce qu'il fait. Voilà ce que sa peinture n'est pas. Par le choix des couleurs, des matériaux, des agencements, l'œil et le corps du spectateur sont saisis, captés. *C'est beau comme du Matisse*, si l'on veut comprendre ce à quoi parvient Charvolen.

Mais il y a aussi le temps deux, toujours vif : *c'est fort comme le concept* qui est une arme qui troue les évidences.

Max Charvolen parvient à faire se rejoindre les deux : faire surgir le regard avec les effets d'apaisement liés au « donner à voir » et questionner systématiquement le concept jusqu'à faire surgir du neuf.



C'est en cela que cette recherche picturale est essentielle. Interne au champ pictural, elle fait lien avec bien d'autres champs sans jamais abandonner le premier. Telle est la grandeur, essentielle, de Max Charvolen. Laissons le dernier mot à l'écrivain Michel Butor avec lequel Charvolen collabora : « Prenons un dé que nous avons écartelé en croix latine autour de la face

marquée d'un seul point. Autour nous aurons le 2, le 3, le 4 et le 5. Le 6 peut s'accrocher sur l'une des quatre précédents. Il est possible de replier les pétales vers moi, de mon côté du numéro 1, ou loin de moi, de l'autre côté. Nous obtenons alors deux volumes symétriques. La face focale reste dans le plan de la planche qui joue le rôle d'un miroir. Alice nous a confié la clef de son monde à l'envers. [...] Dans l'ancienne théologie, on parle de corps glorieux, celui que nous aurons après le jugement dernier, dans la cité-jardin de la Jérusalem céleste, un corps transparent à la lumière, capable de traverser toutes les murailles. Voici en attendant des objets glorieux, des maisons glorieuses où apprivoiser notre éternité. » (3) Paroles de poète certes mais où l'on peut lire en quoi et comment Charvolen n'a jamais cessé de s'interroger sur la déconstruction calculée de la peinture et de son espace, et mental et physique de représentation. Cette déconstruction mise en acte a son reste : le corps inéliminable. Ajoutons qu'il est parlant et nous saisissons mieux en quoi cet artiste peut dialoguer hors de son champ – y compris avec des psychanalystes.

[Max Charvolen – À corps d'espace](#), du 10 février au 17 mars 2018, Galerie Ceysson/Bénétière,  
23 rue du Renard, 75004, Paris. Mardi au samedi, 11h à 19h. Informations [ici](#).

1 : « Entretien : Vallauris, la ville-modèle. Raphaël Monticelli / Max Charvolen, mars 1975 », *Catalogue Charvolen*, Atelier 49, Vallauris, 2015, p. 24.

2 : à retrouver [ici](#)

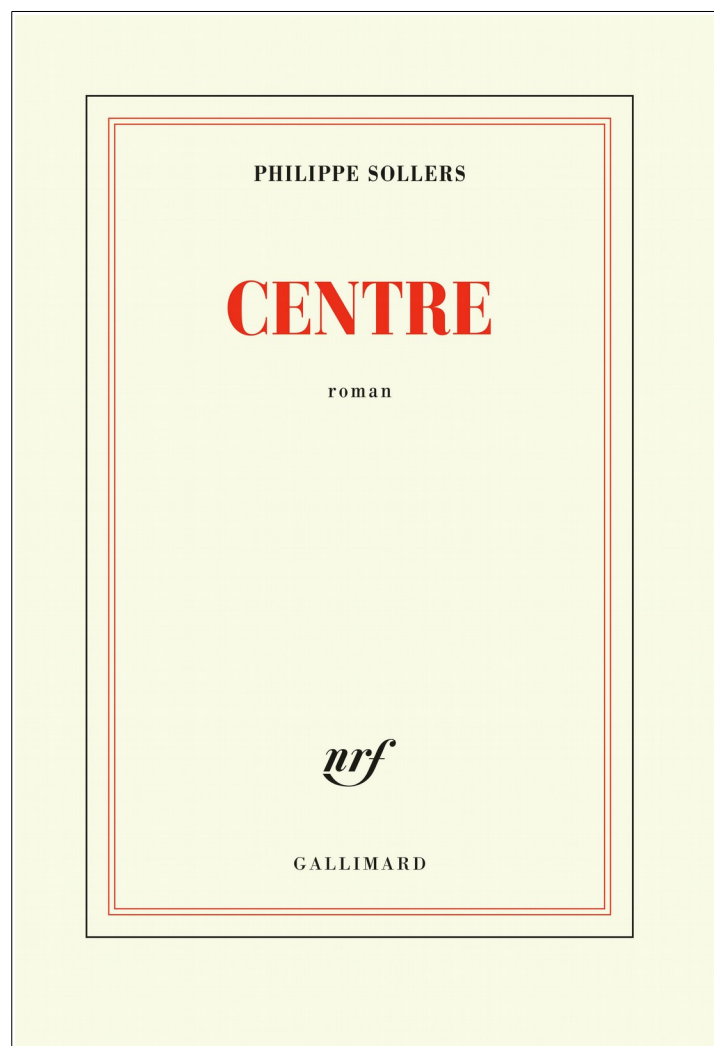
3 : Butor Michel, *Catalogue Charvolen, op. cit.*, p. 57.

# LECTURES

**PP ou Parler *Parlire*  
Philippe Sollers, *Centre***

**par Lætitia Pianore**

*Traduit de l'italien par NGL*



Pépé ? Papy ? Ding dang dong : perdu.

PP, c'est Psychanalyse Pseudonyme.

Elle fut nommée ainsi il y a deux ou trois lustres à Paris – était-ce au CNAM ou déjà à Dejazet, il faudra vérifier. La voici en tout cas, citation implicite campée en quadragénaire dotée de tous les talents et charmes afférents, *incognita* de surcroît – telle la lettre qu'elle porte cachetée sous son manteau de *chimney-speaking*. Réfractaire au programme de sa résorption dans la *Kultur* à défaut de psychologie générale concocté de longue main par ses fossoyeurs, elle s'aventure du côté de chez PhS, qui la prend dans ses bras – le reste est silence – pour en faire un roman.

« Lacan s'ennuyait de plus en plus [...]. Freud était un juif stoïque, Lacan un catholique furibard. » (p. 96). PhS a décidé quant à lui de (s'-a)muser et de persévérer dans son âme, ce vide intérieur où il accumule les variations sur le thème de son autoportrait en Chinois.

*Centre* fait vibrer l'absence : l'*aficionado* du Séminaire parisien que PhS fut et demeure endosse cette mission secrète. Il explore, de ce centre, la topologie complexe, d'exclusion interne en enveloppements paradoxaux et débusque sur les bords qu'il tire mine de rien, une version pluralisée de PP. Par ordre d'entrée en scène, voici les « petites peintures » (p. 52), puis les « postures postiches » (p. 98), attrapées au vol après une implosante diatribe sur le bel aujourd'hui où tout est *post*, en passant par les papas poules, qui ne sont pas ceux que vous croyez. Autant de stations discrètes pour qui douterait de l'état de la sociomanie ambiante.

N'était la poésie, orpheline, et la promesse de son initiale (Première Parole).

PhS y croit. ID qui lui écrit de Montevideo a son oreille.

Ô les beaux jours que le comte de L\* a devant lui, et nous et nous et nous avec lui, si le cœur nous en dit – reste à bien, ce cœur, l'accrocher.

S'il a laissé filer quelques flèches du Parthe – fichées sur le seuil du paradis des amours enfantines « où Baudelaire de dieu, il s'en passe de vertes » (p. 45) – PhS, « le moins nobélisable des écrivains » et non moins pseudonyme, détecte à tire-larigot, fictionne *urbi et orbi* et rémunère à foison le lent gage, avec de frais plagiats truffés de prestes fulgurances.

Ô surprise, ça s'lit !

Et si ça s'lit si bien... n'est-ce pas qu'il s'y démontre à l'envi que cet aparté nous parle, du fond de notre joie la plus digne ?

*Centre*

Philippe Sollers

Gallimard, Paris, 2018 (112 p., 12,50 €).

# Lacan Cotidiano



*El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan*

**nº 36**

---

## SUMARIO

### VENEZUELA

Democracia: El debate necesario en tiempos de dictadura — *Gerardo Réquíz*

### LA MOVIDA ZADIG

Fuera — *Margarita Álvarez*

Una forma de decir *patria* — *Pilar Ordóñez*

---

### VENEZUELA

#### La movida en Venezuela

#### Democracia: El debate necesario en tiempos de dictadura

Gerardo Réquíz (Caracas)

En Venezuela teníamos una democracia y la perdimos. ¿Qué ocurrió para que se sentaran las bases de la entrada del régimen del Uno y su dictadura? El tema es ineludible en el debate sobre el futuro de la democracia en el país.

Debemos reconocer que el germen de la decadencia se gestó en su propio seno. Chávez aprovechó el deterioro de los partidos políticos que habían detentado el poder y los suplantó, junto con sus líderes, acusados de capitalistas y neoliberales, por un proyecto revolucionario para rescatar a las masas oprimidas por el capitalismo; el relato tradicional de las revoluciones de izquierda que muchos demócratas vieron en sus comienzos con buenos ojos. Llegó al poder por vía democrática, pero con un discurso de odio y deseos de exterminio del diferente. Hoy, en consecuencia, impera una mezcla de autoritarismo, pérdida de libertades, ruina económica, inseguridad y anarquía generalizada que nos mantiene metidos de cabeza en el desorden de lo

real y en el desgarramiento sin precedentes del lazo social.

En contraposición al régimen del Uno, una premisa de base prescribe que en democracia no hay verdad única. Se presenta, entonces, el reto de la convivencia de verdades distintas y hasta opuestas, además de la necesidad de distinguir cuáles tendencias la atacan desde adentro cobijadas bajo el liberalismo propio del espacio político democrático.

La democracia es una experiencia subjetiva que implica ciertos arreglos con el goce. Por el psicoanálisis sabemos que el hombre no es democrático en su estructura. Debe sumisión a su fórmula de goce que no es nada democrática, pues busca su satisfacción constantemente y no desea la renuncia que ella impone. Éste es un tema muy actual para el debate que debe tomar en cuenta, igualmente, el mandato del superyó contemporáneo de más goce y el de los semblantes que lo temperan.



La democracia es una contingencia; es la tarea inacabada que reclama construcción permanente. Está expuesta a los embates del discurso del amo; en consecuencia, requiere eficiente contraloría interna y vigilancia del goce del amo de turno, así como la renovación de sus instituciones, de sus líderes, de adaptación a los movimientos de la época y de prácticas verdaderamente democráticas en sus acciones sociales y políticas.

En contraposición, el régimen del Uno avanza con menos restricciones, se desliza cómodamente en su inercia y se presta con mayor facilidad a la alianza con los elementos más oscuros del alma humana.

El régimen del Uno ignora, precisamente que, en democracia, “no hay significativo amo último” [...] “El valor emergente —dice Miller en su texto “Psicoanálisis y sociedad”—, “es el relativismo; es decir, tú no vales más que otro” (1).

El amo, como contraparte, impone otra cosa. Impone un “para todos” que se traduce en los hechos en el mandato de un ideal incuestionable. Lo descubrimos en todas las tiranías. En cualquier régimen del Uno encontramos esa maniobra de sumisión a un ideal que promete la liberación de la división subjetiva. De esta manera genera la ilusión de que puede redimir al hombre de lo real y de sus penas, y garantiza el acceso a la felicidad si nos adosamos a él. El Estado, que tiene esta pretensión y cree saber lo que es bueno para cada uno de sus miembros, incluyendo el bienestar del cuerpo, organiza una comunidad de goce con soluciones universales. Con estos fines se crean instituciones estatales. En Venezuela ya contamos con un flamante Viceministerio de la suprema felicidad. Parece un chiste, pero esa idea estaba en los planes de Chávez y Maduro lo promulgó en 2013: “Creado para la suprema felicidad social del pueblo

venezolano”.

La tarea inmediata en Venezuela es la recuperación de la democracia. En eso estamos comprometidos los demócratas. Pero se trata de una lucha desigual con un enemigo que utiliza cualquier triquiñuela para mantenerse en el poder aunque el país naufrague bajo su Administración. Esto corre paralelo con las dificultades, contradicciones, intereses individuales, errores estratégicos del lado opositor que están influyendo en la deflación actual de la masa opositora y en la credibilidad en los actores políticos de las organizaciones de la oposición que orientan la ruta a seguir.

En todo caso, una vez recuperada, se impone la tarea diaria para su sobrevivencia. Sería un error pensar que la democracia se mantiene por inercia. “Un deseo decidido por democracia”, como decimos actualmente en el Campo freudiano, es necesario, sin duda, pero en nuestro patio debe traducirse en esclarecimiento y acción efectiva, de lo contrario no sería más que una frase bonita sin mayor alcance.

1: Miller, J.-A, “Psicoanálisis y Sociedad”, *Freudiana*, Revista de la Comunidad de Catalunya ELP, nº 43-44, Barcelona 2005, p. 16.

## LA MOVIDA ZADIG

### Fuera

Margarita Álvarez (Barcelona)

La palabra “extranjero”, como la palabra “extraño”, incluye el prefijo “extra” que quiere decir “fuera de”. No es el único prefijo en español que tiene este sentido. También, por ejemplo, el prefijo “des-”, que implica “pérdida” y “era de” y lo encontramos en palabras de mucha actualidad como “desplazado”, “desalojado”, “desahuciado”. Las tres refieren un estado que el sujeto sufre a causa del Otro.

Así, hoy en día muchas personas son desalojadas de sus hogares, desahuciadas, por no poder afrontar los pagos de sus hipotecas; mientras que millones de otras, son desplazadas de países por conflictos bélicos o situaciones de violencia generalizada, aspirando entonces a encontrar refugio y una vida posible en otros.

El verbo “desahuciar” está formado por este prefijo “des-” y “ahuciar”, un verbo poco usado en el español actual: quiere decir “esperanzar” o “dar confianza”. Así que “desahuciar” quiere decir literalmente quitar o perder la esperanza y la confianza. Ese es el estado de muchas de estas personas desalojadas de sus hogares o desplazadas de sus países, dentro y fuera de las fronteras europeas.

El hecho de ser desplazado, desalojado, en suma despojado de lo que se posee, pone al sujeto, o al colectivo que lo sufre, cuando menos, en una situación desigual o asimétrica respecto a los otros que no lo están, y por lo general en riesgo o situación de exclusión.

En relación al primer caso, podemos decir que la igualdad o la desigualdad se miden siempre en tanto a un rasgo cualquiera, por ejemplo tener una casa o disponer de un pasaporte. No implica nunca que uno sea igual o desigual al otro en todo. Esa igualdad no existe en el

mundo humano: el sujeto siempre es particular, su goce singular, hasta las identificaciones son siempre parciales.

Sin embargo, el empuje identificatorio para situarnos a nosotros mismos y a nuestros allegados, es decir, para construir un mundo en que sentirnos seguros, hace que, con frecuencia, cuando compartimos un rasgo con el otro, creamos que lo compartimos todo; y que, por lo mismo, cuando no compartimos un rasgo con él, tendamos a situarlo como distinto, y a segregarlo fuera de nuestro mundo, como alguien extraño o extranjero a nosotros.

### **Lo extranjero más radical**

Me refiero aquí a una noción de extranjero más amplia y radical que la empleada habitualmente. Más que el extranjero sería “lo” extranjero, eso Otro en el otro, que impide que nos identifiquemos con él.

En *Una política para los seres hablantes*, Jean-Claude Milner aproxima la noción de extranjero a partir del lenguaje: el extranjero para un ser hablante, es otro ser hablante al que no puede situar en el interior de su espacio hablante, que es un espacio social. Él señala que, en la actualidad, se tiende a pensar al extranjero en términos asimétricos, en relación a lo que uno considera su centro de referencia: uno mismo por ejemplo, determina lo que es extranjero para él pero no se plantea si él es extranjero para el otro.

Sin embargo, Milner sitúa que en la Grecia clásica no existía esta asimetría: la noción de extranjero era recíproca. Uno era extranjero para aquel que era extranjero para él, del mismo modo que era enemigo de su enemigo o huésped de su huésped. En este sentido, lamenta que, en el caso de los refugiados hacinados en campos, se hable de “país hospedante” pues no se les trata con reciprocidad. No es lo mismo, dar refugio que acoger.

La tesis de Milner es que uno solo es “uno mismo” en tanto pertenece a un círculo de pertenencia -es decir, cuando se siente “dentro de”, lo opuesto al “fuera de”. En el mundo antiguo, el extranjero era alguien que no pertenecía al propio círculo de pertenencia, pero se consideraba que pertenecía a otro; no era del mismo país, de la misma ciudad, pero era de otros. Eso hacía que los hombres se consideraran iguales, lo que favorecía la identificación y la acogida temporal en el propio círculo.

En este sentido, la palabra “xenofobia” ni existía ni podía existir. La palabra “*xenos*” era solo una manera de nombrar a aquel cuyo nombre no se conocía, pero al que se suponía un igual. Tan pronto como se le nombraba desaparecía el miedo y podía acogérsele -excepto en la tiranía, precisa, donde el miedo no desaparecía: el primer signo de la tiranía es la ausencia de hospitalidad.

Entonces, en este mundo, si alguien era extranjero, los demás también lo eran para él. La extranjería designaba así el lazo social por excelencia.

Pero no todo era recíproco. Había los allegados, “los míos”; también estaban los extranjeros con los que se mantenía un lazo de reciprocidad; y, por último, aquellos humanos con los que no mantengo ningún tipo de lazo, que Milner califica como “los más-que-extranjeros”.

Habría entonces dos tipos de extranjeros: aquellos con los que hay un lazo recíproco, los extranjeros de lo Mismo; y los extranjeros con los que no se mantiene ningún lazo, los *más-que-extranjeros* o extranjeros del Héteros.

Podemos pensar que estos últimos encarnan lo extranjero, lo Otro.

Si para Milner, las teorías humanistas se ocupan de los primeros según el lema “Nada humano me es ajeno”, son los segundos quienes definen la axiomática moderna de la exclusión: los extranjeros “más-que-extranjeros” existen; tienen forma humana pero no podemos atribuirles

los mismos sentimientos que tenemos nosotros, nuestra misma vida. Entiendo que si falla la identificación del otro como semejante, amigo o rival, entonces entramos en la pendiente de no situarlos entonces como humanos sino como cosas.

En una época en que consumimos con normalidad productos fabricados en la otra punta del mundo o nos relacionamos a través de las redes sociales con personas de cualquier lugar, se da la paradoja de que podemos creer que uno comparte el mismo círculo de pertenencia con alguien que vive en las Antípodas, y no pensar lo mismo respecto a alguien que duerme en la calle a la vuelta de la esquina de casa o que trata de forzar la verja de entrada para entrar en el país.

El problema no son los extranjeros en el sentido de personas procedentes de otro país, los que tienen otra lengua u otras costumbres. Son aquellos, de mi mismo país o no, que no puedo incluir en mi círculo de pertenencia, que es siempre simbólico e imaginario pero incluye una modalidad de satisfacción hasta cierto punto conocida o compartida. Y que tampoco puedo situar en otro círculo.

Cuando el otro está excluido del Otro, caído de él, cuando no podemos identificarnos e identificarlo por medios simbólicos lo reducimos a una cosa, identificándolo a su ser de goce. Y, entonces, surge el horror y queremos que no se acerque, que se quede o se vaya “fuera”.

En nuestra época, los conflictos, motivados por la religión, las fuentes de riqueza o las fronteras, no dejan de crecer a la sombra de un capitalismo librado a sí mismo, que nos sitúa a todos, países y personas, en riesgo de exclusión, reducidos a restos caídos del sistema, no contabilizables, sin interés para el Otro.

La acción del sistema empuja de múltiples maneras al desahucio con las consecuencias que he anotado al comienzo de pérdida de esperanza, de confianza. Crear las condiciones para la posibilidad de un mundo más habitable, de no-desahuciados, donde pueda haber esperanza, ese es el reto.

## Una forma de decir *patria*

Pilar Ordóñez (Córdoba)

### 1. La historia hecha esquila

La Asociación de Psiquiatras Argentinos (APSA) organizó en Córdoba, hace poco tiempo, un Congreso Regional. Algunos colegas de la EOL fueron invitados a conversar con los psiquiatras sensibles a la clínica clásica (1). El Congreso homenajeaba a Gregorio Bermann, su genio y figura, su biblioteca generosa que trajo a estas tierras mediterráneas la primera cita de Jacques Lacan en 1936 (2).

Durante 1918, Gregorio Bermann estudiaba medicina en la UBA (3) y era presidente de la Federación Universitaria. Justo ese año, los estudiantes universitarios de Córdoba inauguraban un movimiento sin parangón denominado Reforma Universitaria (4). Una Reforma que, por ejemplo, logró democratizar los claustros al proponer la cátedra libre y concursada, consiguió el cogobierno y la autonomía, también obtuvo la gratuidad y accesibilidad del ingreso estudiantil. Fue así que, por su militancia universitaria, tomó contacto con los reformistas y con Córdoba. Bermann, hijo de inmigrantes, es decir argentino, venido de otra parte, se mudará a esa ciudad en la que se jugaba una dialéctica incansable entre el rancio conservadurismo clerical y el

movimiento renovador, —antítesis que pronto se mostraría irresoluble y le daría a Córdoba su rasgo bifronte—.

Se instala en Córdoba, la docta, en 1921 y desde 1928 hasta 1936 se desempeña como profesor titular de una cátedra en Medicina, cargo que pierde durante un gobierno *de facto*. Bermann fue el primer preso político universitario durante la dictadura de Uriburu, situación ilícita que se repitió en varias ocasiones a lo largo de 1931. Durante el fraudulento gobierno liderado por el militar Agustín Justo, corrió la misma suerte que otros profesores reformistas y fue exonerado de la Universidad.

Entre 1936 y 1937 edita cuatro números de la Revista *Psicoterapia*. En ella se puede leer la referencia a autores psicoanalíticos. Particularmente encontramos, en un artículo firmado por Emilio Pizarro Crespo —miembro de la Sociedad Psicoanalítica de París—, la primera vez que se nombra a Lacan en una publicación editada en Argentina (5) —como si fuera una esquirra, en la bibliografía figura *La psicosis paranoica y su relación con la personalidad*—.

A finales de 1936, Bermann viaja a España integrando las Brigadas Internacionales. Queda encargado de la Misión Médica Argentina que se instaló en el Hospital de Chamartín de la Rosa (al norte de Madrid), para la atención neuropsiquiátrica de los pacientes provenientes del frente de guerra. Relata esa experiencia inédita en la psiquiatría argentina en *La neurosis en la guerra* (Buenos Aires, 1941). Sus lazos internacionales se diversificaron. Fue designado en París Presidente del *Rassemblement Mondiale des Étudiants*. De 1939 a 1945 se incorporó a movimientos contra el nazismo, el fascismo y el antisemitismo. En 1949, cuentan en su biografía intelectual, se entrevistó con Mao Tse-Tung. En 1946 integró el grupo de médicos y sanitaristas de Naciones Unidas que fundó, en París, la UNESCO. En esa ocasión, vale resaltar, asiste a la Conferencia de Jacques Lacan *La psiquiatría inglesa y la guerra*. En una versión digital de la conferencia se transcriben algunas alocuciones del público, entre ellas la de Bermann (6). A tono con un aire de época, inmerso en una atmósfera de utopía y una confianza en los proyectos sociales, Bermann realza lo colectivo como ocasión de cambio, superador de lo individual. La psiquiatría social de Bermann se entrecruza con el psicoanálisis por un instante y casi se contamina de la peste, salvo que, en 1949, el Partido Comunista Francés se opone al psicoanálisis como práctica (7), por considerarla burguesa, por eludir lo comunitario. Así aparece, en los psiquiatras afiliados y simpatizantes del P.C. Argentina, una inclinación por los aportes reflexológicos, pavlovianos, que venían de Rusia. (Señores psiquiatras, argentinos y marxistas, en el extranjero llueve, ya saben qué hacer con sus impermeables).

Después de haber introducido la referencia a Lacan, después de haber usado el pensamiento de Freud para fundamentar trabajos sobre la guerra, comienza a defenestrar la figura y los aportes de Freud, fiel al P.C., encuentra que la aplicación del psicoanálisis no se adecúa a la escala social. Se convence de esta incompatibilidad, ya que desconoce que para el psicoanálisis “lo colectivo no es nada”. Lo colectivo y los procesos subjetivos son homologables, no hay sociología que no sea la del sujeto. Bermann, el humanista, el reformista, finalmente, toma partido. Tal como afirma Lacan en *La psiquiatría inglesa y la guerra*, los mayores peligros no provienen de una indocilidad demasiado grande de los individuos, por el contrario, es la docilidad voluntaria (esta vez al partido) la que empuja a lo peor. Bermann cita, en un artículo de 1951 titulado “La guerra y la psiquiatría”, otro título de la revista ligada al PCF, *La Nouvelle Critique* (Julio 1951), del psiquiatra Sven Follin, “Bilan de la Psychanalyse”. Intenta fundamentar la inutilidad de las hipótesis psicoanalíticas para reflexionar sobre la guerra y los modos de detenerla. Dice Bermann: “Buscar claridad acerca de la guerra y la paz solamente en conflictos intrapsíquicos, en las tendencias del inconsciente, o en la relación de las masas con sus líderes,

sólo puede llevar a caminos extraviados” (8). Literalmente, son los extravíos de las identificaciones que se coagulan con el superyó.

## 2. En torno a una patria increada

El acto inaugural del Congreso, organizado por los psiquiatras de APSA, estaba cubierto de cierta solemnidad e incluía la invitación a entonar las estrofas del Himno Nacional argentino. Indefectiblemente, el gentilicio admite formular la pregunta: ¿qué sería una patria para el psicoanálisis? ¿Existiría una patria dispuesta a distanciarse de los significantes amos? (9).

“Patria” es una palabra que se aprende a deletrear en el idioma de la infancia, precisamente en el mismo en que se aprende a cantar el Himno, aún antes de poder escribir (10). Por supuesto que la patria puede declinarse en la juventud arrogante de los ideales o en la posición cínica de las conveniencias. ¿Podría ser la patria otro cantar que se haga con las esquirlas que restan de la Historia? Quizás sí, a condición de ubicarse respecto de las “chicanas del todo” y situar “la teoría de los nombres” acorde a cada apuesta (11). Partamos de una teoría de los nombres que permita distinguir la definición en intensión (crear los significantes que definen ese conjunto) y la definición en extensión (subsumir ejemplares que den con el criterio del significante elegido). La intensidad de los nombres permite señalar la existencia de una condición, sin por ello asegurar que es la misma condición para cada uno de los elementos en la extensión del conjunto. La patria del *sinthoma* no aclara cuál es el *sinthoma* con el que se habita ese territorio. En la definición por intensión no está dicho de antemano cuál es, sí que sea, cual sea.

De sustraerse la homogenización horizontal que reclama el ideal, la patria del *sinthoma* resulta una reunión paradójal. Podríamos pensar que la lengua lacaniana es compartida porque en ella se recopila una jerga que podemos recordar, como una tonada factible de imitar, pero no. Cuando ella no recopila, es creación. La lengua lacaniana, siempre venida de otra parte, es por definición éxtima. Cada quien se autoriza a retocarla, cuando la usa, y es, en cierto sentido, una lengua impropia con la que habitamos nuestra patria increada.

1: El Congreso se realizó el 8 y 9 de Septiembre de 2017. Un ejemplo de esta interlocución se dio con el Dr. Juan Carlos Stagnaro, quien presentó un trabajo titulado “Clasificación francesa de los trastornos mentales R2015”: <http://www.apsacordoba2017.com.ar/>

2: Berman Gregorio, *Psicoterapia. Revista de psicoterapia- Psicología Médica- Psicopatología- Psiquiatría- Caracterología- Higiene Mental*. Córdoba n° 1 y 2, 1936. Se puede ubicar el artículo en la *Revista Mediodicho* n° 36 (Edita EOL Sección Córdoba), en la que se reproduce el documento original.

3: Universidad de Buenos Aires. Esta prestigiosa Universidad le otorgó en 2017 el título Doctor Honoris Causa a Jacques-Alain Miller.

4: Este año se cumple el primer centenario de aquel acontecimiento que tuvo repercusiones en otras Universidades de América Latina y en las siguientes luchas del movimiento obrero, hasta convertirse en rebeldía sesentista —la Reforma Universitaria de la Universidad Nacional de Córdoba 1918-2018—.

5: Emilio Pizarro Crespo, “La Neurosis Obsesiva y las Fobias. Aportaciones Psicoterapéuticas y Metodológicas de cinco casos clínicos”. “(...) Tal como Lacan lo ha demostrado magistralmente en las Psicosis, rebatiendo definitivamente las hipótesis del constitucionalismo y de la organogénesis de lo mental”. Córdoba, 1936, p. 25.

6: “Prof. Bermann: Sigo insistiendo en el carácter positivo del novedoso desarrollo de la Psiquiatría. Se puede comparar la posición de la psiquiatría tradicional con la de la fisiología antes de Laennec” Recuperada el 15-12-2017 en:

<http://procesogrupal.overblog.com/2016/07/lacan-j-la-psiquiatria-inglesa-y-la-guerra>

7: En junio de 1949, aparece en *La Nouvelle Critique* un artículo firmado por varios psiquiatras comunistas, titulado: “Autocrítica: el psicoanálisis, ideología reaccionaria”. Será Althusser quien responda a esa crítica, algunos años después, en 1964, en la misma revista, con estas palabras: “Pero hoy podemos decir que estos mismos marxistas

fueron, a su manera, directa o indirectamente, las primeras víctimas de la ideología que denunciaban, puesto que la confundieron con el descubrimiento revolucionario de Freud, con lo que aceptaron, de hecho, las posiciones del adversario, padeciendo de sus propias condiciones y reconociendo la imagen que les imponía la pretendida realidad del psicoanálisis. Toda la historia pasada de las relaciones entre el marxismo y el psicoanálisis descansa, esencialmente en esta confusión y en esta impostura”. (Althusser, 1964).

8: Gregorio Bermann, “La guerra y la psiquiatría”, en *Nuestra Psiquiatría*, Buenos Aires Paidós, 1960, pág. 164.

9: “La patria del *sinthoma*” es el nombre de uno de los nudos de la Movida Zadig en Córdoba. Red de incidencia política. <https://lapatriadelsinthoma.wordpress.com/>

10: Ficción y canto de la palabra (*El atolondradicho*, Jacques Lacan). Tengo presente una niña que le preguntaba a su padre: ¿Por qué es mortal el grito? Al pedirle precisiones sobre el origen de esa pregunta, la niña asegura que eso dice el Himno Nacional argentino: “Oíd, *mortal* es el grito”. Es un equívoco sonoro que Blas Parera induce al musicalizar con determinada cadencia la letra de Vicente López y Planes, quien escribe en su primer verso: “¡Oíd, mortales! el grito sagrado”.

11: Jean Claude Milner, *Claridad de todo. De Lacan a Marx. De Aristóteles a Mao*, Buenos Aires, Manantial, 2012.

---

## **Lacan Cotidiano**

*Redactor jefe:* Miquel Bassols

*Redactora adjunta:* Margarita Álvarez

*Comité ejecutivo:*

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

---

---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Rédacteur en chef* : Yves Vanderveken ([yves.vanderveken@skynet.be](mailto:yves.vanderveken@skynet.be)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenchen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**